

# LES CORRESPONDANTS DE BERTIN,

Secrétaire d'État au XVIII<sup>e</sup> siècle,

PAR

**HENRI CORDIER.** <sup>1)</sup>



III

DE GUIGNES<sup>2)</sup>.

Nous rappellerons simplement que *Chrétien Louis Joseph* DE GUIGNES, dernier gérant de l'ancien Consulat de France à Canton, fils du célèbre Orientaliste, était né à Paris le 21 Août 1759; il s'était embarqué à Brest pour la Chine le 21 mars 1784, avec l'abbé RAUX.<sup>3)</sup>

1

Ce Cauthaye, le 18 juillet 1784.

Monsieur<sup>4)</sup>,

Je profite d'un vaisseau françois que nous avons rencontré à l'entrée du Détroit de la Sonde et qui doit après avoir été à Batavia retourner en France, pour avoir l'honneur de vous écrire, et vous renouveler mes remerciemens pour toutes vos bontés. Nous mouillâmes à Cauthaye le 16 juillet à deux heures et demi après quatre mois de traversée assez heureuse, excepté les huit premiers jours

---

1) Voir *T'oung pao*, Mai et Octobre 1913.

2) Deguignes le père, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres signait son nom en un seul mot; son fils le signait en deux mots. Voir Henri Cordier, *Le Consulat de France à Canton au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1908, et *La Mission de M. le Chevalier d'Entrecasteaux à Canton en 1787*, 1911.

3) Voir *T'oung pao*, Mai 1913, p. 229.

4) Joindre à la correspondance de la Chine.

où nous avons été en danger en quittant les Côtes de France. Nous passâmes à vue du Cap le 24 mai à une heure et demi. L'Isle où nous sommes mouillés est à l'entrée du Détroit entre l'Isle du Prince au nord, et la grande Isle de Java qui nous reste au Sud; elle est après la pointe du Cap? le long du continent. J'aurois bien désiré trouver des graines pour avoir l'honneur de les envoyer à Monsieur l'abbé de Bertin, mais l'épaisseur des bois où nous sommes pourtant engagés, et les rugissements des Tigres m'ont mis dans l'impossibilité d'en avoir de cette côte; le long du rivage, les arbres sont dans leur printems, ceux qui sont plus avancés ont des fruits. J'espère, Monsieur, être plus heureux à la Chine. J'ose me flatter que vous voudrez bien être persuadé des vœux que je fais à quatre milles lieues pour votre santé et celle de Monsieur l'abbé de Bertin. J'ose espérer par mon travail mériter vos bontés et la protection dont vous avez bien voulu m'honorer. J'ai pris la liberté de vous adresser une lettre pour mon père pour qu'elle pût arriver sûrement.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très obéissant serviteur,

De GUIGNES,

Correspondant des Académies des Inscriptions  
et des Sciences de Paris.

2

Quanton, ce 4 Décembre 1784.

Monsieur,

J'espère que vous aurez reçu les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire pendant mon voyage. Je profite du départ d'un vaisseau Danois pour vous informer de mon arrivée et de ce qui se

passé à la Chine. Nous avons mouillé devant Macao, le 22 août, après une traversée assez heureuse; le voyage de cette ville à Quanton m'a fait voir un peu l'intérieur des terres: on reconnoit partout le Chinois laborieux; les campagnes sont bien cultivées, et offrent de très jolies situations. Les rivières sont remplies de bateaux, celle de Quanton en est couverte; cette ville où je suis descendu le 22 septembre paroît très grande. Les Fauxbourgs que nous pouvons parcourir sont très peuplés, les rues sont étroites, et augmentent un peu l'embarras causé par le grand nombre de portefaix. Le peuple paroît très laborieux et actif: tout est ou marchand ou porteur. Ainsi tout le monde est occupé. Cependant l'ensemble soit de la rivière couverte de bateaux ou de la ville, ne répond pas au grand commerce qui se fait en cette ville. J'ai été une fois hors des Faubourgs pour voir un jardin chinois; je n'irai pas, Monsieur, vous en faire la description; vous êtes bien plus instruit que moi sur la forme de ces jardins; d'ailleurs je répèterois ce que des Missionnaires instruits en ont dit avant moi. Nous étions, Monsieur, dans la paix la plus profonde lorsqu'un accident fâcheux est venu la rompre: un vaisseau anglais en saluant a tué par mégarde deux Chinois qui ont voulu avoir le coupable, et qui pour l'avoir plus sûrement, ont saisi SMITH, supercague du vaisseau pour lors à Quanton; cette détention a allarmé et échauffé les Européens; on a voulu résister, mais le canonier remis aux Chinois a tout fait cesser. Les Mandarins ont assuré qu'il ne lui seroit point fait de mal, et nous l'espérons. La conduite et les bons traitements qu'ils ont eu pour Mr. SMITH étant une preuve de leur sincérité<sup>1</sup>).

J'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien m'honorer de votre protection et de vos bontés, et que vous agréerez les vœux que je fais pour votre conservation et celle de M. l'abbé de Bertin.

---

1) Toujours l'affaire de la *Lady Hughes*; voir *T'oung pao*, 1913, p. 232 et 471.

Je ferai tout mon possible de répondre par mon travail aux vues que vous avez eues sur moi dans ce voyage. Je prends la liberté Monsieur, de vous adresser une lettre pour mon père.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES,

Correspondant de l'Académie des Belles-Lettres et des Sciences.

P.S. J'oubliais, Monsieur, de vous informer d'une persécution qu'il y a eue ici contre les Chrétiens. On dit maintenant, qu'il y en a une contre les Chrétiens des environs de Peking et qu'on arrête les hommes et les femmes.

3

Quanton, ce 20 janvier 1785.

Monsieur<sup>1)</sup>,

J'ai eu l'honneur de vous marquer dans ma lettre partie par un Vaisseau Danois, l'aventure fâcheuse arrivée à un Anglois qui blessa mortellement deux Chinois en tirant un coup de canon. J'ai eu aussi l'honneur, Monsieur, de vous dire que les Mandarins avoient répondu à la requête présentée par les Européens pour demander la grâce de l'innocent canonier, qu'il n'avoit rien à craindre, qu'il pouvoit être sûr de son pardon, cependant qu'il falloit attendre la réponse de Péking. Le *Fou-Yun*<sup>2)</sup> envoya l'affaire telle qu'elle s'étoit passée; lui même partit peu de tems après pour saluer l'Empereur,

---

1) Mander à M. de Guignes que quand il enverra et annoncera des caisses, de les désigner par leur timbre, leur N<sup>o</sup>., leur adresse, le Vaisseau à bord duquel elles seront et le lieu où le Vaisseau doit aborder.

2) 撫院 ou *Fou t'äi*.

mais il n'avoit fait encore que soixante lieues lorsqu'il eut reçu cette réponse: «Je suis fort étonné qu'étant gouverneur d'une province vous ne m'avez pas envoyé le nommé Zaï; je veux cet homme mort ou vif; quant à l'affaire des Européens, vous avez probablement reçu de l'argent pour me le présenter sous un si beau jour; retournez et faites mourir cet homme», qui a été étranglé le lendemain de l'arrivée du *Fou Yun* à Quanton. Je ne crois pas, Monsieur, vous avoir parlé du Père Zaï dans les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire; M. Zaï, Prêtre Chinois, élevé à Naples a été regardé par les Chinois comme l'auteur de la révolte des Mahométans, et l'introducteur de quatre Missionnaires pris dans les terres; l'Empereur a voulu le voir, mais M. Zaï sachant le traitement qu'on lui préparoit s'est enfui à Macao et s'y est embarqué; l'impossibilité des Mandarins pour livrer M. Zaï a irrité l'empereur; les Mandarins ont visité Macao, ont arrêté les Chrétiens de Quanton et le domestique de M. de LA TOUR, Procureur de la Propagande; lui-même a été saisi ainsi que ses papiers; il est encore dans la ville dont il paroît qu'il ne sortira que pour aller à Péking ou en Europe. Vous me permettrez, Monsieur, de me taire sur la Chine; ce n'est pas après trois mois de séjour dans ce païs qu'il est possible d'en parler; il faut du tems pour examiner attentivement et asseoir un jugement; je pourrai cependant dire que M. AMIOT a été bien mal informé de ce qui s'est passé à Formose; d'après les renseignements que m'ont donnés des personnes instruites, il n'est rien arrivé; ce n'est pas que je veuille accuser M. Amiot; les Chinois font autant de nouvelles qu'on en fait en France. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous adresser une petite caisse, renfermant une boîte de thé, et une caisse de graines, que je prends la liberté de vous offrir. Je me flatte que vous voudrez bien m'excuser si j'ai profité de la même caisse pour envoyer quelque chose de la Chine à mon père.

Agréez, Monsieur, les vœux que je fais pour votre santé: c'est le vœu de la reconnoissance la plus respectueuse; celui que je forme encore, c'est de mériter vos bontés et la protection dont vous m'avez honoré.

Je suis avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et très-obéissant serviteur,

DE GUIGNES

Correspondant des Académies des Belles-Lettres et des Sciences.

4

Macao, le 10 janvier 1786.

Monsieur,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 21 X<sup>bre</sup> et du 25 janvier: Le Vaisseau *la Reine* a manqué son voyage, ce qui m'a privé de la porcelaine que vous aviez, Monsieur, la bonté de m'envoyer; si le capitaine du vaisseau français eut été plus hardi, nous l'aurions à la Chine puisque l'anglais qui l'a rencontré près du Cap, y est actuellement depuis un mois: agréez, Monsieur, mes remerciements pour toutes les bontés dont vous daignez m'honorer et permettez que je les implore encore; resté seul à la Chine après le départ du Consul et du Chancelier<sup>1)</sup>, je suis chargé des affaires pour le Roy; je vous demande, Monsieur, votre protection; parti pour la Chine sous vos auspices, mon avancement ne peut être qu'avantageux pour moi.

Je voudrois, Monsieur, qu'il fut en mon pouvoir de vous remercier en quelque manière de l'intérêt que vous prenez pour moi; je ne peux faire maintenant que des vœux; daignez, Monsieur, les recevoir et veuillez croire que j'en forme tous les jours de bien sincères pour l'heureux état de votre santé.

1) VIEILLARD et COSTAR. — Voir H. Cordier, *Mission d'Entrécasteaux*, pp. 30 seq.

Je commence actuellement, Monsieur, à parler chinois et dans les discours que je suis obligé de tenir avec mon maître, je m'occupe à m'instruire de ce qui regarde les usages Chinois, leur conduite morale et la forme du gouvernement: la partie physique est la plus difficile à remplir, les Chinois n'étant que peu instruits dans ces différentes branches. Je viens de recevoir, Monsieur, une grammaire tartare et chinoise de M. RAUX; je m'attacherai à cette langue; vous avez paru, Monsieur, désirer que je puisse y faire quelques progrès; je tâcherai de remplir vos vœux. M. AMIOT m'a fait l'amitié de m'envoyer quelques livres; il paroît que malgré sa santé qui est foible, il travaille sans cesse.

Forcé, Monsieur, par les affaires de rester à Macao, je n'ai pu terminer ce que j'aurois voulu envoyer à l'Académie des Belles-Lettres; l'arrivée des Frégates de M. le Comte de La Pérouse, et d'une Frégate du Roy me jette dans un cours de lettres et d'affaires indispensable, étant alors seul à Macao pour le Roy: Mais ces Vaisseaux vont partir et nous allons être tranquilles pour six mois. Je vais, Monsieur, tâcher de me livrer au travail, que vous avez encouragé. J'attends, Monsieur, avec impatience le *Vau La Reine*; il m'apportera votre portrait; quel honneur et quel plaisir pour quelqu'un si éloigné d'Europe que d'avoir toujours sous les yeux son protecteur.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

5

25 Octobre 1786<sup>1)</sup>.

J'ai reçu, Monsieur, vos Lettres du 16 X<sup>bre</sup> 1785, du 21 jan-

1) Lettre de Bertin à Mr. de Guignes, correspondant de l'Académie des Inscriptions et-Belles-Lettres.

vier 1786 et du 20 février 1786, où vous me parlez encore de tous les maux qu'ont souffert plusieurs d'entre les Missionnaires, de la persécution qui s'étoit élevée contre eux. J'ai bien partagé leurs peines, mais je viens d'apprendre avec joie que cette persécution est éteinte; ils me mandent par leurs dernières lettres qu'ils jouissent de la paix et de la tranquillité. Effectivement, Monsieur, j'aurais vu avec grand plaisir les réflexions que vous avez dû faire sur le gouvernement et les loix des Chinois. Je vous exhorte à ne point craindre sur cela les préjugés reçus en Europe. Il n'est point surprenant et je sais que depuis longtemps le moral des Chinois est dans la pratique et la réalité à peu près comme le nôtre; me persuader qu'il pût être pis; aussi je vous assure qu'autant j'estime leur *morale écrite*, autant je méprise leurs moeurs réelles; tout l'avantage qu'ils ont sur nous à cet égard c'est par leurs loix; l'Europe (qui en a une presque au-dessus des forces de l'homme dans sa religion) n'en a presque aucune d'ailleurs que par l'éducation et l'usage. Au reste je vous exhorte à bien examiner et sur cela et sur tous les points avant de porter votre jugement.

Vous recevrez une caisse à l'adresse de M. BOURGOGNE ensuite à la vôtre contenant 36 bouteilles de vin dont 18 de Perpignan et 18 de Bordeaux blanc ((grave). Cet envoi est de notre part à mon frère et à moi; il est *actuellement* à Fontainebleau et je ne sais s'il pourra avoir le plaisir de vous répondre en ce moment.

Je sais que Mr. votre père jouit d'une bonne santé; je ne l'ai point encore vû depuis mon retour des eaux; il sait bien cependant le plaisir que j'ai de le voir. J'en ai au moins autant de recevoir de vos nouvelles, ne m'en privez donc pas.

Je vous envoie le duplicata de ma lettre du 21. X<sup>bre</sup> 1785.

Je suis, Monsieur, très parfaitement, &c.

B.[ERTIN]

## 6

Macao le 22 janvier 1787.

Monsieur<sup>1)</sup>,

Le commerce ayant été arrêté pendant quelque tems a retardé le départ du Vaisseau françois: nous avons actuellement M. de LA PÉROUSE<sup>2)</sup> avec ses deux Frégates; jusqu'à présent son voyage a été heureux; ils n'ont que deux ou trois malades, et n'ont perdu que par accident dans les mers de l'Amérique près de vingt hommes: en quittant Macao il se rend à Manille.

Je ne peux, Monsieur, vous apprendre rien de nouveau: les Chinois sont les mêmes pour surprendre de l'argent aux Européens commerçants et nul phénomène n'a fait disparoitre aucunes terres. Vous voudrez bien, Monsieur, me permettre de joindre un paquet pour mon père: je craindrois qu'il ne lui parvint pas si j'employois une autre voie: J'espère, Monsieur, vous apprendre l'année prochaine des nouvelles que vous savez peut-être, et je profiterai, Monsieur, du départ dernier des Anglois pour avoir l'honneur de vous informer de ce que je saurai; MM. RAUX et AMIOT ont eu la bonté de m'écrire et de m'envoyer des livres: en m'occupant à les lire je ferai mes efforts de m'instruire et de devenir plus instruit dans un travail que vous daignez, Monsieur, encourager avec bonté.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

---

1) Répondre et remercier et exhorter à persévérer.

2) La Pérouse ne tenait qu'en médiocre estime nos agents à Canton. — Voir sa lettre de Manille, 7 avril 1787. — Henri Cordier, *Le Consulat de France à Canton*, p. 18.

Quanton, le 21 février 1787.

Monsieur<sup>1)</sup>,

Honoré de vos bontés, je profiterai avec empressement de l'occasion anglaise pour avoir l'honneur de vous écrire; l'arrivée de M. le Chevalier d'ENTRECASTEAUX<sup>2)</sup> m'a fait monter à Quanton, mais pour des affaires; et la saison avancée m'a oté les moyens de profiter de quelques moments de libres pour pouvoir, Monsieur, faire quelque envoi intéressant. Vous saurez peut-être, Monsieur, la révolte de Formose<sup>3)</sup>; si j'en apprends quelques détails j'aurai l'honneur, Monsieur, de vous en informer. Je prends la liberté de joindre une lettre pour mon père; elle regarde mes affaires. J'ose espérer, Monsieur, vos bontés et votre protection. La Chine est un superbe país dans les livres, mais un peu différente dans le país même; le gouvernement est en même tems craintif et hardi, mais minutieux, et tous les Mandarins ayant une grande disposition n'ont pas à voler mais à s'attribuer ce qui est aux autres. Il y a des choses utiles à la Chine dans les Arts, et dans le país si on y pouvoit pénétrer, mais il est à désirer, et, j'espère que cela ne sera jamais, que l'Europe ne prenne aucune coutume de la Chine surtout pour dans le Gouvernement; il est aisé de louer, mais la vérité de la Chine est bien peu à sa louange, et l'apparence fait tout le mérite d'un peuple si vanté, peuple abruti par la crainte, n'osant pas même donner l'essor

---

1) Luy accuser et répondre en le priant de me faire l'amitié de se charger encore de notre commission jusqu'à ce que j'aye réponse de M. Bourgogne ou de Mr. Grammont.

2) Le Chevalier d'ENTRECASTEAUX sur la *Résolution*, escortée de la *Subtile*, com'mandée par le vicomte DE LA CROIX DE CASTRIES, jeta l'ancre devant Macao, le mercredi 7 février 1787; LA PÉROUSE était parti de Macao le 5 février pour Manille. D'Entrecasteaux remonta à Canton le 12 février, ayant embarqué De Guignes à Macao.

3) Un mémoire de VIEILLARD sur Formose [voir H. Cordier, *Consulat de France à Canton*, p. 18] conservé dans les Archives du Ministère des Affaires étrangères, a été publié par GIRARD DE RIALLE dans la *Revue de Géographie*, XVI, 1885, pp. 290—301.

aux bonnes qualités qu'il peut avoir, parce que tous les hommes en ont, obligé d'obéir en aveugle aux caprices non d'un maître, mais d'une multitude de petits tyrans plus redoutables qu'un seul qui est éloigné d'eux et qu'ils haïssent; le chinois a du bon et susceptible mais les Mandarins excepté un très petit nombre, sont des gens qu'on appelleroit en Europe des fripons ou pour mieux dire des voleurs. Si ce qui est ordonné et dit dans les livres s'exécutoit, la Chine seroit un peuple heureux, mais tout n'est que dehors. Lorsque j'aurai l'honneur, Monsieur, de pouvoir répondre de vive voix à vos demandes, j'ose me flatter pouvoir assurer ce que j'avance. Cependant je vous devrai toujours beaucoup, Monsieur, que de vous devoir mon séjour à la Chine.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

8

Quantou, le 1<sup>er</sup> Mars 1787.

Monsieur,

Par les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire vous me chargiez au deffaut de Mr. BOURGOGNE, des affaires des Missionnaires de Péking. Celles de M. Bourgogne l'arrêtant à Macao, peut-être cette année comme elles l'ont arrêté l'année dernière, ce qui cause beaucoup de retard, par les longueurs nécessaires dans le reçu des lettres de Macao à Quantou, j'aurai l'honneur de vous prier, Monsieur, si vous le jugez à propos d'en charger M. de GRAMMONT actuellement à Quantou plus propre à faire retirer les caisses, et à les envoyer à Péking, parce que habillé à la Chinoise il peut faire des démarches impossibles à tous Européens: J'attendrai, Mon-

sieur, les ordres que vous jugerez de me donner, et j'accepterai toujours au défaut de MM. GRAMMONT et BOURGOGNE, les commissions pour Messieurs de Péking. J'ai eu l'honneur de vous écrire, Monsieur, par la voie d'Angleterre, pour vous offrir mes remerciemens et les vœux que je fais pour votre santé et celle de Mr. l'abbé de Bertin. J'ose me flatter, Monsieur, que vous voudrez bien m'accorder votre protection. Je suis seul à la Chine pour les affaires du Roy<sup>1)</sup>, les autres personnes du Consulat ayant été remerciées par M. le Chevalier d'ENTRECASTEAUX qui est venu ici pour prendre des rafraichissements.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

9

Paris, le 25 Décembre 1787.

Monsieur de Guignes<sup>2)</sup>.

Je persiste, Monsieur, malgré votre lettre du 1<sup>or</sup> Mars dernier à vous adresser la totalité de mon Envoy concernant notre correspondance. Le titre de Chargé des Affaires du Roi est même un nouveau motif pour que j'insiste plus fortement. Ce sera à vous, Monsieur, à vous procurer à Canton les petits secours dont vous pourriez avoir besoin, soit pour faire passer à Pékin soit ailleurs tout ce qui vous sera adressé: Je ne change rien d'après cela à ma dépêche . . . et j'attendrai la réponse de M. de Grammont et de Mr. Bourgogne avant de vous décharger de ce soin; il faut bien

1) Le Chevalier d'ENTRECASTEAUX avait nommé De Guignes, Agent du Roi à Canton.

2) N<sup>o</sup>. 26. — 1a. Via, 25 Decembre 1787.

que vous y mettiez de l'intérêt tant que vous serez sur les lieux, je vous en prie très instamment.

Je vous fais mon compliment bien sincère du choix que M. de LA PÉROUSE<sup>1)</sup> a fait de vous pour les affaires du Roi, et je l'ai fait de tout mon cœur à Monsieur votre Père. Nous nous concerterons, pour tout ce qui sera dans votre intérêt, auprès du Ministre de la Marine, mais il faut attendre qu'il soit installé<sup>2)</sup>, et s'assurer d'avance de ce que l'on pourra solliciter pour vous.

Vous recevrez, comme je vous l'ai annoncé par ma première dépêche, l'état bien détaillé de notre envoi, et de la destination des caisses, il y en aura une pour vous et qui doit rester à Canton, dans laquelle sera renfermé: 1<sup>o</sup>. L'envoi que vous fait Monsieur votre père; 2<sup>o</sup>. les 11, 12 et 13<sup>o</sup> volumes des *Mémoires* chinois, avec un extrait en Estampe de la vie de Confucius. Je vous destine ces ouvrages pour que vous les lisiez; ils vous prémuniront un peu contre l'opinion trop défavorable, ce me semble, que vous prenez des Chinois; Il ne faut pas que l'immoralité réelle si vous voulez et plus ou moins générale d'une nation vous fasse juger de ses *loix* et de sa constitution; que seroient sans cela le François et l'Anglois: la corruption même, si on les jugeoit par ce qui se fait ou se professe journellement à Paris et à Londres; on m'a envoyé beaucoup d'effets de l'Amérique par les vaisseaux Anglois, les lettres sont parvenues, les effets ont été volés, et sans doute nous leur rendons dans cette occasion cette piraterie; Le Secrétaire d'État d'Angleterre n'a pas voulu me faire rendre justice. 3<sup>o</sup>. Cette caisse contiendra en outre deux tasses en Porcelaine que je vous envoie; 4<sup>o</sup>. Enfin 2400<sup>fr</sup> soit en piastres soit en écus de six francs neufs,

---

1) Erreur; le choix fut fait par d'Entrecasteaux. La Pérouse n'était pas favorable à De Guignes.

2) CÉSAR HENRI, Comte de LA LUZERNE, avait été nommé Ministre de la Marine au mois d'octobre 1787.

pour les pensions de Mrs. Ko et YANG<sup>1)</sup>, c'est-a-dire 1200<sup>fr</sup> chacun, pour l'année 1786, il y a toujours une année d'arriérée au Trésor Royal. Je vous prie à cet égard de vous conformer à ma première lettre pour que ces sommes leur soient remises à eux-mêmes ou sur leur pouvoir, et non d'aucun Missionnaire quel qu'il soit s'il n'est muni de leur signature et pouvoir: Je vous serai obligé aussi de m'instruire de tout ce qui a eu lieu pour les précédents envoys de cette pension et pour son paiement. Messieurs Bourgogne et Grammont pourront vous mettre au fait de tout.

J'espère que le vaisseau, *la Reine*, est arrivé à Canton dans le mois de Septembre dernier, que vous aurez vu et conféré avec M. MONTIGNY et qu'il me fera lui-même le détail de son arrivée, du bon état de notre envoy, et de la remise qui en aura été faite à sa destination.

MM. AMIOT, BOURGEOIS et RAUX me mandent qu'on les a alarmés sur le sort de ce Bâtiment: leurs lettres du mois de 9<sup>bre</sup> 1786 portent qu'on leur écrit qu'il avoit péri sur le banc des Aiguilles; je n'ajoute aucune foi à cette relation, puisque toutes vos lettres de cette année, et notamment celle du 1<sup>er</sup> Mars postérieure de cinq mois à celle de ces Messieurs n'en dit mot, et que vous m'annoncez au contraire que vous l'attendez, que son retard vient un peu de la poltronnerie ou de l'inexpérience du Capitaine; cette nouvelle, d'ailleurs, n'a pu parvenir à Pékin que de Canton ou de Macao; elle étoit donc détruite au moment où vous m'avez écrit.

Vous trouverez ci-joint les lettres de votre famille, sur laquelle je ne vous dirai rien; elle vous instruit elle même de ce qui peut vous toucher.

---

1) Les Chinois de Turgot.

Le général de St. Lazare<sup>1)</sup> est mort le 6 9<sup>bre</sup> dernier; l'élection de son successeur n'aura lieu que dans 4 ou 5 mois.

Je prie M., &c.

B.

P.S. Indépendamment, Monsieur, de l'état d'envoy qui accompagne ma dernière dépêche, je joins une notte des caisses, avec leur timbre. Les 3 dernières non timbrées, mais numérotées dans cet état, sont celles de l'envoy de MM. de St. Lazare, je ne vous les recommande pas moins que les miennes.

10

Quanton, le 10 janvier 1788.

Monsieur<sup>2)</sup>,

J'ai eu l'honneur de vous écrire par la voie d'Espagne et d'Angleterre; je saisisrai toujours toutes les occasions pour vous témoigner ma reconnoissance; je les vois avec plaisir se multiplier et cependant avec peine, car il m'est impossible de bien vous exprimer mes remerciements; vos bontés, Monsieur, sont pour moi sans nombre, et je n'ai qu'à vous offrir les voeux les plus sincères pour votre santé; puisse le Ciel la conserver toujours ce sera une obligation que je lui aurai de plus. Vous avez fait, Monsieur, mon bonheur en m'honorant de votre portrait; je l'ai sans cesse devant les yeux; je considère celui qui m'accorde sa protection et je tâche de la mériter, ma conduite pourroit-elle changer puis que vous me regardez. La porcelaine que vous m'avez envoyé, Monsieur, est superbe; les

---

1) *Antoine* JACQUIER (24 février 1762—6 novembre 1787); le vicaire général fut Alexis PERTUISOT; le nouveau général fut Félix CAYLA DE LA GARDE (2 juin 1788—12 février 1800).

2) Nous répondrons dans le tems vers 9bre. Dès que la caisse sera arrivée, il faudra la faire remettre à Mr. de Guignes le Père.

Chinois l'ont trouvée très belle et avouent qu'ils ne peuvent l'imiter, ainsi que le goût léger qui caractérise nos productions et surtout les deux éventails que j'ai reçus; après les avoir montrés aux ouvriers qui confessent leur incapacité pour en faire d'aussi belles, je n'ai cru mieux faire que de les renvoyer en France à ma mère et à ma sœur: elles garderont soigneusement un si précieux témoignage du souvenir dont vous m'honorez. Toujours j'ai pris la liberté, Monsieur, de vous adresser une caisse contenant différents objets; ce qui m'a forcé à prendre ce parti, c'est la crainte de quelques difficultés des Directeurs; je ne voudrais pas qu'ils eussent à se plaindre; je joindrai l'état, le numéro, le nom du Vaisseau et celui du capitaine qui m'a promis d'en avoir soin sachant qu'elle est à votre adresse. J'écrirai à mon père pour le prier de mettre tout en ordre, et de vous offrir, Monsieur, une boîte vernie remplie du meilleur Thé que j'ai trouvé, de présenter à Monsieur l'abbé de Bertin une petite caisse de graines, et celles des légumes qui sont dans la sienne, Monsieur l'abbé de Bertin permettra que mon père partage ces dernières. Dans un grand carton est un chapeau tressé en ivoire, je l'ai dessiné pour Madame la comtesse de Melette; ce chapeau qui la garantira quelquefois des ardeurs du soleil la rappellera à ses bontés pour moi, et elle voudra bien me faire l'honneur de me les continuer, à un Chinois qui la supplie de lui accorder cette grâce. Incertain dans le choix des éventails, mon père trouvera plus aisément celle qui pourra plaire à Mademoiselle de Bertin, je les aurois voulu plus belles; ma reconnaissance n'a pu les trouver que d'une simplicité très grande. Agréez, Monsieur, mes excuses d'un envoi si considérable que j'ai mis à votre adresse, mais le nom qui est dessus garantira tout et fera arriver la caisse à bon port.

J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous parler dans mes précédentes lettres des troubles de Formose; ils continuent toujours et malgré les troupes que l'Empereur y a envoyées, les rebelles ne peu-

vent être réduits; des soldats sont sur les frontières des provinces maritimes pour empêcher les Formosiens de descendre sur le continent; peut-être plutôt pour contenir les Chinois et les empêcher de prendre part à une révolte qu'ils voyent avec plaisir. La dynastie actuelle n'est pas aimée, et encore moins les vexations continuelles des Mandarins, témoins de ce qui est arrivé à ceux de Formose, ils ne sont pas plus modérés, et cette guerre est encore un prétexte pour remplir leurs vols: nous touchons au moment où l'Europe prendra un parti; le commerce est totalement gêné, et il seroit à désirer que chaque gouvernement prit en considération les humiliations qu'éprouvent ses sujets. La Chine ouverte aux étrangers deviendrait un pays plus heureux. Les Européens y trouveroient mille choses utiles, et les Chinois seroient délivrés du joug qu'ils subissent. Les Anglais les premiers, agiront, et pour avoir commencé ils auront les meilleurs endroits; ils s'avancent peu à peu en faisant des établissemens, et sont parvenus d'avoir actuellement la prépondérance, et parviendront à faire chasser les autres nations si elles ne sont pas attentives. Il n'y a point de moyens qu'ils n'emploient pour réussir; nous sommes les seuls qui pourront les arrêter et je le désire.

La misère et la disette ont désolé presque toutes les Provinces; un grand nombre de malheureux nous environnent, la faim et le froid les enlèvent tous les jours, ces deux fléaux délivreront les Mandarins du soin de songer que l'humanité seule devoit les engager à veiller sur le sort de tant d'infortunés. Les Chinois ont vendu leurs enfans pour subsister, moyen triste, mais préférable à l'affreuse nécessité de les noyer et c'est ce qui arrive. J'ai eu, Monsieur, l'espoir d'aller à Péking, mais l'Espagnol qui devoit y aller comme ambassadeur n'ayant pas assez de fonds n'a pas suivi sa mission: peut-être l'année prochaine s'en présentera-t-il un autre; je le désirerois beaucoup; je tâcherais de mettre à profit ce voyage

qui termineroit le mien. Je m'occupe, Monsieur, à prendre les connoissances sur tout; je ne réussirai pas, mais mon zèle parlera pour moi, vous avez trop de bonté pour n'y pas croire; je travaille au Chinois; je parle un peu, j'aurois voulu suivant vos désirs prendre une connoissance du Tartare. M. Raux m'a envoyé des livres mais qui ne peuvent me servir; quoique dans le même país, je reçois peu de nouvelles de Peking; ces Messieurs doivent avoir des occupations et il seroit fâcheux qu'ils en fussent distraits pour un motif aussi peu utile. Ne connoissant que très peu la Chine, je prendrai bien garde d'en parler; on m'objecteroit qu'à Quanton, je ne dois rien savoir ni voir; c'est sûrement juste puisque cela est écrit; examiner ce qui se passe sous mes yeux: voilà mon but; pouvoir répondre par la suite, à ce que vous me demanderez, Monsieur, ce sera le comble de mes efforts.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très-obéissant serviteur,

DE GUIGNES, Corresp<sup>ant</sup> des Académies du Roy.

11

Quanton, le 10 janvier 1788.

Monsieur,

Recevez mes sincères remerciemens des peines que vous voulez prendre pour me faire passer les lettres de mon père; privé de l'honneur d'être connu de vous, je n'ai pu avoir celui de vous voir avant mon départ; notre connoissance commence de bien loin; j'espère, Monsieur, que vous voudrez bien qu'elle soit durable; si mes foibles services peuvent vous être utiles, servez-vous de moi; je

serai charmé de trouver l'occasion de pouvoir vous être utile à la Chine.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES, Correspondant des Académies.

A Monsieur

Monsieur DES VOYES hotel de

M. BERTIN, Ministre d'Etat

Rue neuve des Capucines à Paris.

12

Le 30 8<sup>bre</sup>, 1789.

M. DE GUIGNES<sup>1)</sup>.

Je regrette bien, Monsieur, que vous n'ayez pu, comme vous l'apprenez par votre lettre du 26 X<sup>bre</sup> 1788, qui m'est parvenue à la fin de juillet 1789 par le Vaisseau *la Bretagne*, monter cette année à Canton pour y recevoir et surveiller notre envoy, en empêcher le pillage en partie et la dévastation de ce qui est resté. Je regrette autant que ce soit le motif de votre santé. Je souhaiterais autant que vous de pouvoir coopérer non seulement à vous obtenir à Canton le logement que vous paraissez y désirer, mais encore un traitement proportionné à la dépense qu'exige la résidence dans cette ville. Il ne faut pas même penser à en solliciter un dans les circonstances actuelles; tout est ici en subversion, le temps apprendra ce qui peut en résulter, et fixera les idées et la marche sur tous les objets sans exception: ce seroit en vain que l'on se proposeroit un plan qu'on ne pourroit exécuter par soi-même et qui exigeroit des sollicitations quelconques.

1) Minute. — N°. 28. 1a. Via. — Mettre au net.

Je laisse à Monsieur Votre Père le soin de vous instruire de l'état des choses, de la Révolution qui les a précédées, enfin de ce qui s'est agité et s'agite à l'Assemblée nationale.

Je me réfère, Monsieur, à ce que je vous ai écrit par mes dernières dépêches de 1788 sur les précautions que vous avez à prendre pour ne pas vous trouver en défaut sur le travail que vous nous proposez de nous faire passer chaque année, au moment du départ des Vaisseaux. Un journal comme je vous l'ai mandé, fait bien à loisir, sur tous les objets importants et dignes d'être recueillis, accompagné de vos observations en tout genre, vous fournira une provision telle que vous n'aurez que les choses du moment à y ajouter, sans cela vous serez toujours pris au dépourvu, et il faudra vous borner à des regrets.

Les dépêches de votre famille que je vous ai annoncées par la voye d'Angleterre ont été remises au même correspondant auquel j'ai fait adresser les *duplicata* de la correspondance. Je ne puis prévoir ce qui auroit pu empêcher l'envoy; je présume qu'elles auront été égarées faute de soin.

Vous avez bien fait de garder les fonds des pensions de MM. Ko et YANG: j'espère que vous m'instruirez le plus tôt possible de la remise de cet objet lorsqu'on vous l'aura demandé dans la forme que j'ai exigé que l'on observât et cela pour éviter toute surprise. Vous me ferez même grand plaisir de leur annoncer à l'un et à l'autre que n'ayant reçu d'eux aucune nouvelle je n'ai pu leur écrire, mais que je suis fort désireux d'apprendre la Province de l'empire qu'ils habitent, et leur situation.

Ne remettez jamais à une autre Mousson les notes, notices et idées que vous pouvez avoir jettées, (comme vous le dites) sur le papier, j'aime mieux les avoir moins lisses que de n'en avoir pas; je ne puis donc approuver votre délicatesse, que je dirois plutôt amour propre trop marqué si je vous connoissois moins. Si vous y

faites attention, Monsieur, vous voyez que j'ai grand soin, en vous annonçant la réception de vos lettres, de les relater par date, d'indiquer le Vaisseau à bord duquel elles me sont parvenues, et le mois. Ce détail ne laisse aucun doute sur le sort des paquets, et on est au courant, sans peine de la réponse. J'ignore donc, au moyen de ce que votre lettre n'est pas responsive positivement à aucun des faits que je puis vous avoir mandés, si elle répond à mes dépêches de 1787 ou 1788. Je vous ai écrit relativement à M. MONTIGNY de MONTPLAISIR les 5 et 30 9<sup>bre</sup> 1787. Sans doute cette lettre vous est parvenue, je vous y exprimais le désir que j'ai d'avoir une réponse quelconque de M. MONTIGNY pour savoir à quoi m'en tenir et vous ne me dites rien; j'ignore si la Compagnie des Indes en aura pour moi dans ses dépêches, qui jusqu'à présent ne lui ont point encore été envoyées, malgré l'arrivée du Vaisseau depuis près de trois ans.

Ménagez votre santé, à laquelle je m'intéresse autant qu'à tout ce qui peut vous toucher, je saisirai avec grand plaisir l'occasion qui me mettra à portée de vous le prouver ainsi que de ma bonne volonté et des sentiments sincères avec lesquels je suis M. V. T. H. &c.

BERTIN.

P.S. La crainte que votre santé ou vos affaires ne vous retiennent à Macao m'a fait prendre le parti d'adresser notre envoi à M. GRAMMONT; vous n'y donnerez pas moins vos soins, j'espère, si vous êtes à Canton; M. de LA LUZERNE m'a écrit qu'il vous avoit donné des ordres au comptoir de Canton d'être plus attentif et plus soigneux à nos envois; vous en serez instruit, sans doute; vous voudrez bien m'en donner le détail, et m'annoncer le succès qui en sera résulté.

Quanton, le 10 Décembre 1789.

Monsieur,

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les envois pour Peking: A ma réquisition le capitaine du *Dauphin* à remis à Macao entre les mains de M. HANA<sup>1)</sup>, Lazariste, tous les effets appartenant à ces Messieurs; il n'est resté qu'une caisse contenant des journaux de la part de M. de ROBIEN<sup>2)</sup> pour M. AMIOT; je l'ai retirée à Quanton. J'aurois désiré que M. Amiot eut voulu s'expliquer clairement, c'est-à-dire qu'il m'eut écrit à qui il vouloit remettre ses effets; malgré tout ce que j'ai pu faire pour pouvoir exécuter vos ordres, Monsieur, je n'en suis pas plus avancé. Seulement il est résulté des lettres que j'ai écrites à Peking que Mr. RAUX a chargé M. Hana de recevoir ses propres effets, et j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour être utile à ce dernier. Pour ce qui regarde les objets en propre de M. Amiot, celui-ci étant le maître d'en disposer, comme j'ai pour coutume et règle de n'agir que d'après des lettres, M. de GRAMMONT m'ayant montré une lettre de M. Amiot qui le charge de recevoir ses effets, son argent, et de lui en acheter diverses provisions, conformément donc aux désirs exprimés dans cette lettre, j'ai remis à M. de Grammont l'argent qui étoit pour M. Amiot et la petite caisse de journaux. Je me propose encore d'écrire à Peking pour connoître définitivement les volontés de chacun de ces Messieurs, m'y conformer ensuite, et vous prouver, Monsieur, combien j'ai envie d'exécuter vos ordres.

---

1) *Robert* HANNA, irlandais; arrivé en Chine en 1788; † 10 janvier 1797, à Pe-king'

2) Le Chevalier de ROBIEN, ancien membre du Conseil royal de Canton, avant la création du Consulat en 1776.

J'ai parlé, Monsieur, à M. MONTIGNY pour vos commissions, lui offrant de m'en charger au cas que des affaires ne lui permissent de s'en occuper; il m'a dit qu'il les exécuteroit; à son arrivée en Europe, il vous rendra compte de ce que vous lui aviez demandé, c'est tout ce que j'ai pu savoir de lui.

Je joins, Monsieur, la copie de la procuration de M. YANG à M. Raux et le passage de la lettre de celui-ci pour faire toucher à M. CORREA à Macao les fonds de M. Yang; j'ai donc remis d'après un reçu que vous trouverez, Monsieur, çà-inclus, l'année reçue en 1787 et celle reçue cette année par le *Dauphin*: Pour M. Ko on m'a assuré qu'il étoit mort, je l'ignore, mais je n'ai aucune connaissance de ce Missionnaire. Veuillez, Monsieur, me faire savoir vos ordres sur la disposition des fonds qui existent, vous serez, j'ose me flatter, content de mon exactitude, j'ai suivi à la lettre les ordres que vous m'avez donnés.

Je vous prie, Monsieur, de recevoir mes remerciemens pour ce que vous voulez bien me marquer sur les graines. Je suis très fâché que celles que j'ai envoyées n'aient pas réussi; l'homme qui nous les a fournies est le même qui en vend à tous les étrangers: Certaines graines sont séchées au four, l'anis étoilé l'est toujours. J'avais expédié un Chinois dans les terres et j'espérais vous envoyer enfin des graines fraîches et nouvelles. J'ignore si la mort a enlevé mon homme; je n'en ai aucunement entendu parler; c'est ce qui est arrivé à un Monsieur de l'Isle de France qui avoit aussi expédié un Chinois l'année dernière, celui-ci n'est pas revenu.

D'après ce que vous me marquez, Monsieur, je tâcherai d'avoir des graines curieuses, mais saines; je crains qu'en Europe on n'attribue à la négligence le peu de réussite de mes envois; je n'ai cependant rien tant à cœur que de chercher quelque chose qui pût vous faire plaisir et vous intéresser.

J'ai reçu, Monsieur, le six de novembre près de deux mois après l'arrivée du V<sup>au</sup>. français, la caisse que vous avez eu la bonté de m'adresser; agréez, Monsieur, mes sincères remerciemens, pour les deux Bustes du Roi et de la Reine. J'espérais que vous m'auriez écrit si vous désiriez quelque chose à Quanton, soit pour vous-même ou Mademoiselle de Bertin; certainement à ma prière le capitaine du Vaisseau ne refusera pas une caisse. Madame de Melette voudroit peut être quelque étoffe; loin de Paris, je n'en peux sçavoir les modes; si je reçois jamais, Monsieur, quelques commissions en ce genre, soyez sûr que je vous le ferai parvenir, soit à votre adresse ou si vous ne le voulez pas à cause de la Compagnie, je les ferai remettre à l'Orient en mains sûres. Donnez-moi je vous prie, Monsieur, quelques moyens de reconnoitre vos bontés, je ne le pourrai jamais assez; permettez que je vous les demande encore et daignez croire les vœux que je forme pour votre santé.

Vous me marquez, Monsieur, à la fin de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, de disposer d'avance les sujets sur lesquels je dois vous entretenir; si j'attendois, Monsieur, au dernier moment pour avoir l'honneur de le faire, certainement cela me seroit impossible: les affaires, les comptes, et surtout les embarras infinis qu'entraînent les voyages, absorbent un tems considérable: Nous ne voyageons pas ici comme en Europe; mais au moment où je vais parler de la Chine, je me sens arrêté. On a écrit beaucoup sur ce païs, croira-t-on ce que je dirai; on ne se figure pas les entraves qu'on souffre ici; d'ailleurs combien de savans ont fait de longues dissertations sur ce vaste empire, et j'irai me mettre à leur suite comme si je l'étois moi-même; Daignez, Monsieur, ne regarder jamais ce que j'écris qu'avec votre bonté ordi-

naire, c'est ce que j'éprouve, ce que je vois, je suis loin de donner mes idées sur la Chine. C'est avec droit, Monsieur, que vous exigez de moi, si ce n'était crainte que j'aie d'annoncer une trop grande présomption en écrivant je l'eusse fait; il faut cependant vous obéir.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

14

Quanton, le 12 Décembre 1789.

Monsieur<sup>1)</sup>,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 29 Novembre 1788 et 29 Mars 1789; cette dernière même avant l'arrivée du Vaisseau le *Dauphin*; je vous suis très obligé de tout ce que vous voulez bien faire pour moi et je vous prie de recevoir mes sincères remerciemens: Marquez-moi, Monsieur, si vous désirez quelqu'objet de ce païs, vous m'offrirez un moyen agréable de reconnoître vos complaisances, et ce sera pour moi un véritable plaisir de vous être utile.

Vous me demandez, Monsieur, des éclaircissemens sur la variation; la déclinaison de l'aiguille aimantée est très petite et ne varie point, du moins ne m'en suis-je pas aperçu depuis que je suis ici; je vous remercie, Monsieur, de m'avertir du doute qu'on a en Europe sur ce fait; ainsi d'après cela je dois m'attendre qu'on ajoutera autant de foi à mon récit qu'à celui de M. Amiot; je

---

1) M. DESVOIES.

vais à mon retour à Macao suivre journellement l'aiguille aimantée et j'en dresserai un journal; pour l'inclinaison de l'aiguille aimantée j'envoie en Europe celle que j'ai trouvée lors de mon arrivée à la Chine; je pense que nous sommes ici dans une position singulière puisque la variation et l'inclinaison sont foibles et ne changent pas, ce qui est l'opposé des autres païs. J'ai écrit dans le tems à M. le Duc de CHAULNES c'est-à-dire par le départ du Vaisseau *Le Dauphin*; je remis alors, car je partoisi pour Macao, je remis à M. Montigny les pagodes au nombre de 12 paires; elles devoient passer pour le bord le même jour; je ne sais si elles sont arrivées en Europe. Les miennes ont eu les têtes et les mains brisées; j'aurai l'honneur de lui écrire, et lui dire ce que j'ai fait; je vous avoue franchement, Monsieur, que dorénavant je ne me chargerai plus de commissions qui exigent d'envoyer dans les terres et de se fier aux Chinois; cette fois-ci me donne de l'expérience; je l'achette bien cher: J'ai écrit deux fois à M. Raux à ce sujet, il n'a pas reçu ma lettre; je lui écris encore cette année.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

15

Quanton, 16 Décembre 1789.

Monsieur,

Je vais avoir l'honneur de vous marquer ce que j'ai pu apprendre au sujet de la caisse dont vous me parlez dans la lettre du 30 Nov. 1788. J'aurois certainement désiré pouvoir vous dire

quelque chose de satisfaisant, je n'eus pas balancé, Monsieur, d'offrir ce que j'ai et même plus s'il eut été nécessaire et si par ce moyen j'avois pu me procurer ce qui n'existe plus.

Lors de la recherche de Mr. ZAY, prêtre Chinois, les Mandarins firent des démarches infructueuses; mécontents, ils arrêtrèrent MM. de LA TOUR et SIMONELLI<sup>1)</sup>; les effets de ce dernier ne furent pas vendus à l'encan par l'ordre du Tsong-Tou; des petits Mandarins du Nan-Hai se transportèrent chez M. Simonelli, mirent un scellé, ouvrirent ensuite, se partagèrent ce qui étoit de valeur, ou qui leur sembla mériter attention et déchirèrent et anéantirent le reste; leur suite prit ce qui fut dédaigné: n'ayant donc point eu de vente publique, il n'a pas été possible de savoir ce qu'étoit devenue cette caisse. J'ajouterai, Monsieur, que les usages diffèrent de ceux d'Europe, et la marche n'est pas la même; je suis étonné que ceux qui ont resté quelques années à la Chine imaginent que les procédures se ressemblent avec les nôtres.

Je suis fâché, Monsieur, de vous apprendre que votre caisse n'existe point; j'ai pris à ce sujet les informations les plus exactes, malheureusement mes recherches ont été infructueuses vu la non existence de la caisse; j'ose me flatter, Monsieur, que vous serez persuadé que j'aurois tout sacrifié pour me la procurer si elle étoit encore à Quanton.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

---

1) Voir *T'oung pao*, Mai 1913, p. 231 n.

Quanton, le 7 Oct. 1790.

Monsieur,

Monsieur MORAND m'a dit vous avoir délivré dix caisses: il est étonnant que vous ayez signé un connoissement qui n'étoit pas à votre adresse; quant à vos caisses vous pensez que je vous les aurois délivrées à l'instant, et même que vous les ayez prises sans m'en avertir passe encore; mais vous emparer des trois caisses de M. de GRAMMONT, c'est un peu extraordinaire; comment pouvez-vous disposer de ce qui ne vous appartient point; je vous laisse à vos réflexions, car je ne prononcerai point sur un pareil procédé. Je vous prie, Monsieur, d'envoyer les trois caisses de M. de GRAMMONT; peut-être M. DES MOULINS<sup>1)</sup> ne sera-t-il pas encore parti; d'ailleurs, Monsieur, vous prendrez les moyens que vous jugerez à propos pour les envoyer ici le plus promptement possible. Si vous étiez venu avant mon départ de Macao, comme je vous en avois prié, j'aurais remporté les caisses avec moi. Mais vous n'êtes pas venu quoique je vous aie attendu presque dix heures et demie.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

A Monsieur

Monsieur HANNA à Macao.

---

1) Agent de la Compagnie française.

17

Quanton, 1<sup>er</sup> Décembre 1790.

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire l'année dernière qu'on vous mandoit de Peking que la variation de l'aiguille changeoit; vous me chargiez, Monsieur, de l'examiner: j'ai trouvé la variation de 25' à l'est; elle est si foible à Macao qu'il faut beaucoup d'attention pour prendre un demi degré; à mon retour en cette ville, j'observerai encore pour voir si dans le cours d'une année il y a eu quelque changement; j'aurai l'honneur de vous en prévenir; Marquez moi, Monsieur, si vous désirez quelque chose de Quanton; vous m'obligeriez de me fournir l'occasion de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance pour tous les soins que vous avez la complaisance de prendre pour mes lettres ou autres objets; agréez mes plus sincères remerciements.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

A Monsieur

Monsieur DESVOIES à Paris.

18

Quanton, 1<sup>er</sup> Décembre 1790.

Monsieur,

J'ai reçu le sept octobre les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; dans une seconde occasion je vous marquerai ce qui s'est passé pour les caisses de Peking: vous aurez reçu, Monsieur, l'année dernière la lettre dans laquelle j'avois l'honneur de vous prévenir de la réponse de M. MONTIGNY; il doit être actuellement en France, ainsi il vous aura porté vos commissions dont il s'occupoit, me dit-il, lorsque je lui demandai. Après mon arrivée en Chine, j'eus l'honneur de vous écrire, Monsieur, quelques paragraphes sur ce pays; vous me répondîtes qu'il ne falloit pas juger une nation au premier coup d'oeil, ni par les individus, mais d'après ses moeurs, ses usages et ses loix: je pensai que mon inexpérience devoit attendre, que souvent les yeux se trompent, sachant que j'avois à parler à une personne instruite de tous les usages des Chinois, je craignis de m'avancer, en vous disant beaucoup, Monsieur; je ne vous apprendrai rien. Le silence m'est bien excusable. Je me garderai bien de penser que je connois parfaitement ce país parceque j'y suis, notre position ne nous facilite pas les moyens de le connoitre parfaitement. Je suis persuadé fermement qu'il y a des loix à la Chine, qu'elles sont même très bonnes, mais y sont-elles en vigueur; si elles sont exercées, quel est l'homme qui est puni; nous avons devant les yeux des vexations, des vols manifestes; nul homme n'est à l'abri, ni ne peut résister à son supérieur. Vous m'objecterez, Monsieur, vous me citerez l'Empereur de

Peking; cet empereur est le premier coupable, ne le croyez point tel qu'on vous le dépeint, la fantaisie a fait son portrait; ne croyez point ses beaux édités; ils sont vrais, mais ils ne sont pas suivis. L'Empereur défend aux grands Mandarins de Quanton de lui envoyer des présents, il ne veut point absolument en recevoir; tous les ans, Monsieur, les grands Mandarins envoient de très riches présents et pour pouvoir le faire, ils volent de tous cotés. Lorsque le Tsong Tou actuel vint à Quanton, un Chinois qui n'avoit que dix ou quinze mille piastres à lui donner ne put avoir audience. Dans ce moment, Le Horou (*Hai kouan*) exige de son plein gré huit mille piastres d'un marchand, il lui en a demandé premièrement quarante mille, somme au-dessus de la valeur de la fortune du Chinois. En descendant dans les rangs plus bas, même rapine, même hardiesse; pourquoi me demandez-vous autant, disoit-on, à un douanier; il répondit qu'il avoit payé sa charge très cher, qu'il ne pouvoit se retirer qu'en pillant les autres. Tout ce qui touche ou approche du Mandarin, le peuple le redoute, et d'où viendrait cette crainte si on ne le maltraitoit ou ne le voloit pas: pourquoi ces révoltes dans les Provinces, chaque année en voit s'élever; il y en auroit bien davantage, Monsieur, si dans ces païs les hommes ne mouroient pas de faim sans se plaindre.

Je ne vous garantirai pas, Monsieur, ce qu'on m'a rapporté: l'Empereur disoit au Tsong tou pour lors à Peking (il y a deux mois): «Je sais qu'à Quanton, il y a beaucoup de perles, de pendules, de choses curieuses d'Europe, je n'en vois pas ici, pourquoi ne m'en envoyez-vous pas»; ce discours paroitra simple, mais cependant tous ceux qui connoissent le païs, disoient: le Tsong Tou va bien voler. Je ne croirai pourtant pas qu'il n'y a pas d'honnêtes

gens à la Chine, dans les provinces il y en a, je pense que le nombre n'est pas grand.

Pour les moeurs des Chinois, la description en général n'est pas à leur avantage d'après ce que nous pouvons voir, mais dans cet article ne pouvant juger que d'après ce qui frappe nos yeux, je me tairai, ne sachant point ce qui se passe dans les terres; je me rappelle cependant ce que me disoit un missionnaire en me parlant de ce fameux Lac qui est rempli d'isles et de Maisons de plaisance: «C'est un lieu, me disoit-il, où il se commet bien du mal tous les jours; il y a des fêtes où la débauche est tolérée».

La politesse chez les Chinois n'est qu'extérieure; elle est réellement l'emblème de toutes leurs actions, une apparence honnête, des dehors civils, mais la fourberie dans le cœur; faites-lui sa fortune, à la première occasion il vous rendra un mauvais service.

De bonnes coutumes existent cependant, le tems, la nécessité les a établies; bien malheureux seroit le peuple qui n'auroit rien pour balancer son sort et l'adoucir. Nous avons regardé en Europe le Chinois sous le même point de vue que l'Européen: il en diffère pour tout; en entendant parler des vaisseaux chinois, des forteresses, nous avons cru qu'il y avoit du rapport avec nos vaisseaux. L'Empereur de la Chine a peut-être cent mille vaisseaux de guerre, tous ces vaisseaux sont des barques; ces forteresses sont mal construites, les canons qui les défendent mal montés, tout est encore bien différent; on a fait peur à l'Europe en parlant de cette multitude de vaisseaux, de soldats, de canons, de forts, étalage pompeux qui tomberoit devant la moitié de la force d'une puissance Européenne. Je ne viendrai point soldat faire la guerre aux Chinois, je n'engagerai personne à venir troubler un peuple, mais tranquille et paisible, je rirai de cette énorme idée qu'on s'est fait des

Chinois. La meilleure politique des Chinois est leur éloignement, heureux s'ils n'avoient pas les peuples du Pegou, Java, pour voisins; il y a quelques années qu'un nombre considérable de soldats chinois et leurs officiers, étoient prisonniers de guerre dans ces pays et vendus comme esclaves: l'or et l'argent quelquefois, la trahison servent beaucoup à l'Empereur de la Chine pour finir la guerre et faire des conquêtes.

On diroit que le génie de ce peuple n'est que pour l'extérieur, à la vue une maison Chinoise est très belle, très agréable, pour le païs, mais peu de tems après elle tombe en ruine, les murs sont creux, les charpentes ne posant que sur des murs foibles, outre que l'humidité détruit bientôt tout.

Si j'étois musicien, je pourrais parler musique; je plains beaucoup les Chinois d'avoir tant travaillé pour faire si peu; vous avez entendu, Monsieur, en Europe une belle voix chanter des airs chinois; ils ont paru agréable, entendre un Chinois, même une Chinoise, vous jugerez les airs différents; j'ai été dans leurs bonzeries, j'ai assisté à leurs processions, à leurs fêtes; Je me suis bien trompé si je n'ai pas entendu un bruit épouvantable, des plus discordans, un concert enfin à rendre sourd: mais ces concerts étoient peut-être trop bruyants, j'ai entendu des duo, une flûte couverte de sa peau d'oignou, et une voix, c'est un nazillement continuel des passages singuliers. J'aurai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, un air chinois bien noté, encore est-il un peu orné.

Cette année, Monsieur, on a célébré la quatrevingtième année de l'empereur ou sa quatre vingtunième car on lui en a fait présent de deux, je n'étois pas alors à Quantou; il y a eu illumination pendant plusieurs jours.

Le Roy de Tonquin<sup>1)</sup> est allé à Peking saluer l'Empereur; le

1) Hué.

Tsong-Tou de Quanton s'étoit avancé en disant que le Roy iroit, aussi est-il allé, quoiqu'on assure que le vrai Roy du Tonquin est dans son royaume, le prétendu Roy qu'on fait aller n'est qu'un phantome, dans ce païs il ne faut pas rien dire qu'on ne puisse l'exécuter.

Le Roy de Cochinchine<sup>1)</sup> se soutient, il s'avance peu à peu et si la peur ne quitte pas le rebelle, il pourra regagner son païs. Comme mon premier soin, Monsieur, est d'avoir votre estime et de la mériter, Veuillez, Monsieur, m'adresser ou plutôt me marquer les objets sur lesquels vous désirez que je réponde autant que je le pourrai; jamais il n'a entré dans mon idée de dire plus que je ne sais, mais soyez assuré, Monsieur, que j'entreprendrai tout pour mériter vos bontés. Je vois ce païs d'une manière différente, c'est ce qui me retient, si vous daignez m'encourager, Monsieur, en m'envoyant seulement l'objet sur lequel vous voulez que je travaille, je ferai tous mes efforts.

Vous me pardonnerez d'être d'un sentiment contraire.

Agréez, Monsieur, mes remerciemens les plus sincères et mes vœux pour la conservation de votre santé: la crainte où je suis que les caisses que j'enverrois ne fussent pillées, m'empêche de vous rien adresser; j'attends un moment favorable. Si vous daignez, Monsieur, me conserver vos bontés et demander pour moi celles de Monsieur l'abbé de Bertin, je m'estimerai très heureux dans ma retraite.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

---

1) Nguyêu-anh.

## 19

Quanton, 3 Décembre 1790.

Monsieur,

Monsieur de GRAMMONT retourne à Péking; l'Empereur a ordonné qu'il revienne, en conséquence ces jours-ci des Mandarins se sont transportés chez lui et lui ont signifié les ordres et vouloient le faire partir sur le champ; il a obtenu cependant trois jours pour se préparer et part le cinq pour Péking: personne ne le peut voir; j'ai été forcé de lui écrire pour lui faire mes adieux; quelqu'un qui auroit conspiré contre l'Empereur ne seroit pas traité autrement; je désire qu'il ne lui arrive aucun mal. Si j'apprends, Monsieur, quelques particularités sur le départ précipité de M. de Grammont, j'aurai l'honneur de vous en informer. Je regrette beaucoup de ce qu'il s'en va, encore plus de n'avoir pu le voir.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

## 20

Quanton, 10 Décembre 1790.

Monsieur<sup>1)</sup>,

J'ignoreis totalement l'affaire que le Tsong-tou avoit suscitée contre Mr. de GRAMMONT et c'est par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que j'en apprends la première nouvelle. M. de Grammont a obtenu une permission de l'Empereur de rester

---

1) Par le Vaisseau *la Constitution*. — Réponse au n° 28. la Via. — Paris 29 janv. 1790. — Reçu le 30 sept. par le susdit vaisseau à Macao.

à Quanton; il y est et je crois pour long tems; d'ailleurs il se propose de vous écrire, et il vous instruira, Monsieur, mieux que moi.

Vous voyez, Monsieur, par la date de ma lettre que je suis à Quanton; je me suis rendu en cette ville au commencement d'octobre: et cette année je suis logé dans le Hang<sup>1</sup>). Avant que de répondre, Monsieur, à l'article essentiel de votre lettre et qui vous touche le plus, permettez-moi de vous adresser mes remerciemens pour l'offre obligeante que vous voulez bien me faire; je mériterois peu votre bienveillance si j'en usois. Je n'ai monté à Quanton il y a deux ans étant retenu à Macao pour cause de maladie et quoique je n'aie pas été logé l'année dernière au Hang de la Compagnie, je n'en ai pas moins passé l'hivernage à Quanton; ma place et mon devoir m'y forcent, peut-être un jour serai-je remboursé des frais, mais soyez, Monsieur, très persuadé que je n'irai jamais jusqu'à vous causer une dépense de huit à neuf cents piastres; vous ne penseriez pas, Monsieur, que pour faire le trajet de trente lieues il en coûte autant et pour séjourner à Quanton.

Lorsque l'année dernière le V<sup>au</sup> français mouilla en rade de Macao, je me reudis à bord le soir avec MM. HANA et l'ETONDAL<sup>2</sup>); nous n'arrivâmes qu'à minuit, M. Hana me pria de demander au Capitaine les caisses pour Péking; ces caisses étant embarrassées, le Capitaine, M. DUVAL, me répondit que cela étoit difficile; cependant ayant insisté et lui ayant écrit de Macao à mon retour, il délivra les caisses; j'ai encore sa lettre où il me marque qu'il ne l'a fait que pour m'obliger; après m'être donné autant de soins, je ne présumois pas ce qui arriveroit cette année.

Quelques jours avant l'arrivée du V<sup>au</sup> françois M. Hana

---

1) Factorerie.

2) *Claude François* LÉTONDAL, des Miss. étr. de Paris; parti le 12 mars 1785; procureur de la Société des Miss. étr. à Macao; † à Pondichéry le 17 nov. 1813.

me demanda une lettre pour le Capitaine du V<sup>au</sup>. de la Compagnie à l'effet de retirer des caisses; je lui répondis que ce seroit avec plaisir, mais que je croyois nécessaire d'attendre les lettres pour savoir la destination des caisses, d'ailleurs montant à Quanton et étant chargé en dernier lieu par M. Amiot de ses affaires, il falloit que les effets pour Péking et qui n'étoient point pour M. Raux, allâssent à Quanton.

Le jour 30 Sept. de l'arrivée du V<sup>au</sup>. françois, M. Hana sans me parler, s'est rendu à bord avant qu'on eut reçu aucunes lettres, a porté avec lui une lettre de M. AUBIN et une de M. DESMOULINS, premier supercargue de la Compagnie; il a demandé conjointement avec ces lettres les effets, le second du V<sup>au</sup>. M. MORAND lui a délivré, autant que je me rappelle sept caisses, M. Hana a signé le connoissement qui étoit à mon nom propre et est revenu à Macao.

Pendant ce tems, le Capitaine étant venu a terre, je reçus les lettres, celles pour M. de GRAMMONT (dans lesquelles étoient les miennes que je n'ai eues que le sept octobre à Quanton) et quelques-unes pour moi, une de M. le Comte de LA LUZERNE qui m'ordonnoit de veiller aux caisses, et de lui en rendre compte.

Le soir, M. HANA m'écrivit qu'il avoit descendu toutes les caisses; je fus assez surpris, mais bien plus lorsqu'après avoir reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'appris que dans ces caisses, il y en avoit à l'adresse de M. de Grammont et en son absence à mon adresse; j'écrivis alors à M. Hana en lui marquant mon étonnement de ce qu'il eut signé un connoissement qui n'étoit pas à son adresse, qu'il se fut emparé des caisses, que ce qui étoit pour M. Raux cela m'étoit encore indifférent, mais pour les caisses à M. de Grammont il eut à les renvoyer à Quanton. Nonobstant ce que j'ai pu lui écrire, Mons. Hana a envoyé une caisse contenant un violon et des papiers à moi; cette caisse a été ouverte, j'ignore où le violon a été cassé et on a pris différentes

choses, comme cordes de violon, papier et plumes; depuis ce tems, Monsieur, je n'ai plus entendu parler de rien; ces Messieurs les Lazaristes de Macao ont entre leurs mains, caisses, effets, argent; je ne doute pas qu'ils ne vous en rendent compte, M. Hana se dit chargé de la part de M. Amiot, moi j'ai reçu de ses lettres en juillet de cette année par lesquelles M. Amiot me disoit de prendre ce qui lui seroit adressé et de lui envoyer à Péking.

Je n'ai donc, Monsieur, rien reçu cette année hors les caisses renfermant le violon et des papiers; je vous prie de recevoir mes remerciemens; M. de Grammont vous écrira sûrement pour ce qu'il a reçu: je ne puis vous dire, Monsieur, combien j'ai été sensible à ce procédé; toujours disposé d'obliger ces Messieurs, d'autant plus que je remplis vos ordres, je ne croyois pas qu'on m'empêcherait de vous donner des preuves de mon zèle à suivre vos intentions.

Ce sera certainement, Monsieur, avec peine et même répugnance que j'aurai par la suite à me charger d'affaires qui me rapprochent de telles personnes; soyez cependant persuadé, Monsieur, que j'exécuterai toujours vos ordres si on n'y met d'obstacles: Ce que je veux bien croire, c'est que M. Hana n'ait pas agi ainsi, porté par la méfiance, il en marque beaucoup et peut avoir à traiter avec des frippons. Je suis très surpris, Monsieur, que M. YANG se plaigne de n'avoir pas reçu sa pension; M. BOURGOGNE a payé exactement et depuis que j'ai été chargé de payer je l'ai fait, mais avec les précautions requises et que vous me recommandez. M. CORREA m'a donné les reçus et j'ai eu l'honneur de vous en écrire l'année dernière. Cette année on nous a présenté à M. Bourgogne et à moi un papier non signé (de M. Yang, dit-on) pour demander de l'argent et priant de remettre ses pensions à M. Hana: il est

à remarquer, Monsieur, que j'ai en main une lettre de Péking de M. Raux, procureur de M. Yang, qui m'accuse réception des années que je lui ai fait passer. Pour cette année n'ayant rien reçu je ne lui enverrai rien.

Lorsque vous m'avez chargé, Monsieur, du soin de faire toucher l'argent aux deux missionnaires, j'écrivis à M. Raux de prévenir ces deux Messieurs afin qu'ils pussent écrire et donner signe de vie, l'un a chargé M. Raux de sa procuration et ne m'a jamais écrit, l'autre je n'en ai entendu parler d'aucune manière, si ce n'est par les Chinois qui m'ont assuré qu'il étoit mort, maintenant on le dit en Corée, il faut espérer qu'il écrira. J'ai donc, Monsieur, à votre disposition l'année dernière et la précédente de la pension d'un Missionnaire; cette année je n'ai rien reçu, j'aurois bien remis le montant à M. Hana, mais il est surprenant que ces missionnaires puissent écrire du fond des terres à Paris sans pouvoir m'écrire à Quanton. Vos ordres précis, l'obscurité qui règne dans cette affaire, et surtout l'honnêteté de M. Hana m'ont déterminé à garder l'argent et j'attends l'année prochaine qui décidera ce que je dois faire.

Je répéterai, Monsieur, que M. Bourgogne a terminé son compte avec M. Hana et qu'il a payé tout ce qui pouvoit avoir été arriéré; vous paraissez, Monsieur, touché du sort de ces Missionnaires, mais je les suppose dans l'embarras, c'est à eux mêmes qu'ils doivent s'en prendre; chargé par vous, Monsieur, d'ordres précis de ne remettre l'argent qu'avec les plus grandes précautions, j'ai donc écrit à M. Raux pour l'en prévenir et ces Messieurs; aucunes nouvelles, sinon une procuration de l'un, même peu en règle. Je sais que jadis on a porté à M. Bourgogne des lettres qui différaient

pour l'écriture. On pourra me taxer d'une trop grande exactitude, mais avec tout ce que je vois, j'aime encore mieux encourir ce blâme que tout autre. Si j'ai pu, Monsieur, vous mettre au fait de cette affaire et que vous puissiez m'approuver je m'estimerai trop heureux. Il ne me reste plus qu'à informer M. de La Luzerne du peu de succès de mes soins auxquels se sont opposés des Missionnaires.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE GUIGNES.

---